

Est-il juste, grand Dieu ! qu'ici-bas d'un seul homme
Des millions d'humains soient les bêtes de somme,
Que tant d'êtres de chair soient les hochets sanglants
D'un seul, issu comme eux de tes célestes flancs ?
Un côté penche trop dans l'humaine balance.
Ah ! ce n'est pas ainsi que la toute-puissance
En a conçu le jeu : lancé dans le plateau,
Le glaive quelquefois rétablit le niveau.
Prête-le-moi, Justice ! et qu'un coup salutaire
Des peuples gémissants finisse la misère.

LE DESPOTE.

Du glaive de la loi, Justice, arme tes mains
Et frappe sans pitié ces monstres inhumains,
Ces êtres sans respect pour le haut diadème,
Qui, toujours insurgés contre le rang suprême,
Dans les transports obscurs de leur férocité,
Veulent à flots de sang noyer la royauté.
Que deviendraient, grand Dieu ! les peuples de ce monde
Si, dans leurs errements sur la terre féconde,
Ils venaient à tuer leurs sacrés conducteurs ?
Que seraient ces troupeaux dépourvus de pasteurs ?
Ce serait le bétail marchant à l'aventure
Et le débordement de toute créature ;
Et toi-même, grand Dieu ! par l'orgueil avili,
Tu finirais par voir ton saint culte aboli.
Les rois sont ici-bas un reflet de ta face ;
Comme Dieu l'est au monde, à la terre leur race
Est nécessaire ; ainsi, que le glaive des lois
Apprenne aux vils mortels à respecter les rois !

LA JUSTICE HUMAINE.

O vous qui m'invoquez comme des Euménides,
Vous êtes tous les deux d'effrayants homicides !
L'un, pour verser le sang avec impunité,
Se nomme le vengeur de la société,
Sans savoir si son mal lui donne droit de l'être
Et si l'humanité comme tel veut l'admettre ;
L'autre, sous le motif saintement spacieux
Qu'il est l'point du Seigneur et chargé par les cieux
De conserver au sein des peuplades humaines
De l'ordre social les formes souveraines,
Donne pleine carrière à d'iniques desseins.
Violateur brutal des contrats les plus saints,
Il fait d'un peuple libre une race asservie,
Lui dérobe son culte et ses biens et sa vie,
Et par l'égorgement, les déportations,
L'efface tout entier du rang des nations.
L'un est plus insensé, mais l'autre est plus coupable.
L'un sera donc frappé par le fer équitable ;
Quant à l'autre, il n'échappe à mon glaive de feu
Que pour mieux rencontrer la justice de Dieu.

AUGUSTE BARBIER.

UNE MÈRE.

Ainsi qu'il faisait depuis de longues années, mon ami Jacques Sauval, médecin des hôpitaux, dînait chez moi. Dîner simple, en tête à tête, servi tous les mardis tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à tour de rôle, institué dans le seul but de nous rencontrer chaque semaine et de ne pas laisser notre ancienne amitié s'évaporer aux mille occupations de la vie absorbante de chaque jour.

Nous nous faisions vis-à-vis, le couvert enlevé en partie, ayant devant nous notre tasse de café, le cigare aux lèvres.

Nous devions du temps passé.

— Te rappelles-tu un Tel ?

— Et le grand Machin ?

— Et la petite Chose ?

Soudain la bonne entra, et, d'une voix émue :

— Monsieur... là-haut... au cinquième... la petite vieille... vous savez ?

— Non... Quoi ?

— Oui... il y a une vieille femme qui a loué cet étage de l'appartement du cinquième.

— Eh bien ?

— Tout à l'heure, j'ai entendu appeler... Je suis montée... Elle est au plus mal, à ce qu'il m'a semblé. Alors j'ai pensé, comme M. le docteur était ici...

Jacques était déjà dans l'escalier. Je le suivis machinalement.

— Entrez, messieurs, entrez, dit une femme qui, debout sur le palier, paraissait attendre, — la garde, sans doute.

Une antichambre, une salle à manger, et nous pénétrâmes dans la chambre à coucher, une pièce ordinaire, sans caractère particulier, sans style, indiquant une aisance relative.

Je me tins sur le seuil. Jacques se dirigea vers le lit.

— Allons ! du courage, madame... C'est moi qui suis le médecin.

Il la prit, la retourna, la palpa, l'ausculta et, d'un ton qu'il s'efforça de rendre dégagé :

— Ce n'est rien... Dans quelques jours il n'en sera plus question.

Et, en effet, au regard qu'il me lança, je compris que dans quelques jours il ne pourrait plus en être question.

Il traça rapidement une ordonnance, une de ces ordonnances banales, insignifiantes, qu'on prescrit quand il n'y a plus qu'à laisser le dénouement s'accomplir, et nous nous apprêtâmes à partir. Mais la vieille se redressa tant bien que mal sur son séant et, d'un ton suppliant :

— Oh ! restez, messieurs, je vous en prie... restez... Je vais mourir, je le sens bien... Personne ne viendra plus me rendre visite... et il faut que je parle ! Oui, il le faut ! Ce secret m'étouffe. Je ne peux pas le garder plus longtemps !...

Etait-ce un commencement de délire ? Avait-elle vraiment quelque secret à nous confier ?

Nous restâmes.

— Oui... un secret... à vous deux... tous seuls...

La garde se retira. Nous prîmes chacun une chaise que nous approchâmes du lit... et nous attendîmes.

Elle se recueillit un instant... et commença.

Je suis fille de villageois. A vingt-trois ans, j'épousais le jardinier du château de Bellemont, qui mourut quatre mois après notre mariage, me laissant enceinte. Le marquis et la marquise de Bellemont, lors de ce malheur, se montrèrent excellents pour moi et promirent d'assurer mon avenir, ainsi que celui de mon enfant. La marquise, elle aussi, était enceinte en ce moment, et de la même époque que moi. Leur union était longtemps demeurée stérile, et l'espérance d'un enfant qui leur arrivait après quinze ans de mariage les comblait de joie. La marquise surtout se montrait radieuse, et le bonheur qu'elle ressentait de sa maternité future allait jusqu'à l'exaltation.

Nous fûmes délivrées à un jour de distance.

Dieu me donna un fils ; la marquise accoucha d'un enfant mort.

Comment cela se passa-t-il ? Comment fus-je entraînée à faire ce que j'ai fait ? A quelle ambition, à